

Daniel DESROCHES

Prémises du sujet

Les conclusions de la pensée contemporaine française

Thèse présentée

à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de doctorat en philosophie
pour l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph. D.)

Faculté de philosophie

Université Laval

Québec

2008

Résumé

Cette thèse s'inscrit dans le champ de la philosophie contemporaine française. Son contexte se laisse délimiter par l'axe qui va de la réception critique de la phénoménologie au dépassement du structuralisme, notamment par le poststructuralisme. D'une manière générale, les textes importants qui justifient l'investigation de cet axe de recherche critiquent les prétentions du sujet au titre de fondement absolu ainsi que la forme de rationalité dont il serait tributaire, à savoir la métaphysique.

La thèse pose la question du sujet. Relevant les apories auxquelles il conduit, son propos est de montrer que ce concept n'est plus opératoire. La méthodologie utilisée consiste à dégager afin d'opposer les prémisses sur lesquelles reposent les conceptions dominantes. Voici les hypothèses à l'étude: selon la première, l'ambivalence du concept relèverait de sa formulation classique depuis Aristote; selon l'hypothèse grammaticale, la critique contemporaine française écarterait le principe *ego cogito* (cartésien et husserlien) en le décentrant par rapport au primat de la première personne; selon l'hypothèse paradigmatique, si le concept n'est plus opératoire, c'est parce que la rationalité moderne décrirait une structure contradictoire dont les prémisses appartiendraient aux heuristiques de la tradition métaphysique. Les arguments qui corroborent notre thèse sont les suivants. D'abord, l'ambivalence du concept provient de la conceptualisation initiale de la substance métaphysique, à la fois comme substrat ontologique premier et supposition logique ultime. Ensuite, le décentrement complet du principe *ego cogito* par la critique française tablait sur la prétention de la conscience à être à l'origine du sens autant que le support de la signification, ce qui lui est refusé tant par la critique française de la phénoménologie que par la conception poststructuraliste de la signification. Enfin, les schémas heuristiques qui surdéterminent fatalement les figures du sujet sont le recours à la métaphore optique et la supposition d'une perspective interne, deux paradigmes relevant de manière décisive à la tradition ici mise en cause.

En conclusion, la forme de cette thèse épouse son fond. Déployant plusieurs genres littéraires dans une oeuvre à géométrie variable, l'auteur met en pratique la conception poststructuraliste du sens comme ouverture et discontinuité. C'est pourquoi le texte s'ouvre d'abord sur des rubriques, se divise en sections, annonce une allégorie, aligne des paragraphes entrecoupés de notices, présente une dialectique avant de s'achever sur un entretien. Empruntant la structure ouverte du labyrinthe et le courage de Thésée, l'auteur nous entraîne dans les dédales d'une victoire philosophique inédite.

Appendice

Présentation académique de la thèse

Monsieur le président,
Messieurs les membres du jury,

Je vous remercie de m'inviter à faire valoir aujourd'hui le travail que j'ai soumis en qualité de thèse de doctorat. Permettez-moi, s'il vous plaît, de mettre en contexte ma recherche.

Lorsque j'enseignais à la Faculté, mes cours constituaient parfois un événement pour les jeunes étudiants. Il s'agissait d'un événement au sens où nous ne savions pas déjà ce qui allait arriver. Dans la thèse que j'ai soumise, certes, nous ne le savons pas non plus ! Si mes cours revêtaient ce caractère événementiel, c'était surtout parce que j'abordais des problèmes actuels: la question du sujet, la critique de la raison ainsi que l'identification de prémisses épistémologiques contradictoires. Ainsi, la philosophie contemporaine française s'est toujours présentée à moi comme le lieu même de l'événement, c'est-à-dire comme la nécessité de problématiser ce qu'est devenue la pensée. Devais-je donc renoncer à tout cela au moment de faire valoir ma compréhension de la pensée française, je veux dire ma propre thèse? Voilà une question je me suis posée, une question à laquelle je ne pouvais me dérober. Il est probable que les membres du jury ne manquent pas de me la poser.

1. Le contexte de la recherche

Le contexte de ma recherche se laisse clairement délimiter par l'axe théorique qui va de la réception critique de la phénoménologie husserlienne au dépassement du structuralisme, notamment par le courant que j'appellerai le poststructuralisme. D'une manière générale, les textes les plus importants qui justifient l'investigation de cet axe historiographique mettent en question les prétentions du sujet moderne au titre de fondement absolu ainsi que la forme de rationalité dont il serait, semble-t-il, tributaire, à savoir la «métaphysique». Cela étant dit, le choix de la documentation pertinente et de mes options théoriques a d'abord été fait par rapport à cet axe. Et comme un axe est nécessairement orienté, il n'est pas facile d'éviter toute forme de circularité à un moment ou à un autre de la recherche.

2. Titre, thèse et illustration

Le titre de la thèse s'intitule: «Prémisses du sujet», car je me suis intéressé principalement aux présuppositions théoriques de la conceptualisation du sujet moderne. J'y reviendrai plus loin. Le sous-titre : «Les conclusions de la pensée contemporaine française», indique que je souscris, en dernière analyse, aux conclusions des auteurs étudiés sur la question.

Quant à la thèse audacieuse que je défendrai aujourd'hui, il s'agit de la suivante : le concept de sujet n'a plus de portée cognitive solide, c'est-à-dire qu'il n'est plus opératoire. Autrement dit, on ne peut faire usage aujourd'hui de ce concept sans prendre acte d'abord des difficultés qu'il pose à la connaissance. Or à ma connaissance, il en pose trop.

Pour illustrer ma thèse, je proposerai ceci: ce qui nous sépare du sujet, c'est le langage. Or comme «langage est un labyrinthe de chemins», selon une formule de Wittgenstein, la recherche devait à son tour parcourir un labyrinthe. Contre toute attente, le sujet ne pourra revenir à lui-même dans la transparence à soi; au contraire, il sera médiatisé et s'effacera peu à peu dans le système de renvois que forme la structure ouverte de notre langage.

3 Acceptions du concept de sujet et hypothèses de la recherche

Mais qu'est-ce que le «sujet» ? Je proposerai trois acceptions distinctes du concept : le sujet de la métaphysique classique, lequel va d'Aristote à Descartes sans toutefois disparaître; le sujet réflexif de la théorie moderne de la connaissance, qui court de Descartes à Husserl ; et le sujet comme «subjectivité». Pour rappeler la nécessité d'une typologie, je citerai Nancy.

En simplifiant, on peut dire que le sujet métaphysique, c'est le substrat ontologique sous les choses individuelles. Le terme grec *hupokeimenon* signifie «ce sous quoi il n'y a rien», ce qui est sous-jacent, ce qui subsiste sous les changements. Apparenté à la substance, il est le fond subsistant, identique et permanent sous les choses changeantes. Or le sujet, c'est aussi le support logique auquel on rapporte des prédicats : «Il est, écrit Aristote, ce dont tout le reste s'affirme et qui n'est plus lui-même affirmé d'aucune chose». La formule qui résume le mieux ce sujet est: *subjectum vel suppositum*, le sujet ou le supposé.

Or le sujet, c'est aussi et surtout le principe de la théorie moderne de la connaissance. Et ce sujet est bien connu par la formule : «cogito ergo sum», mais il ne s'y limite pas. Selon cette seconde acception qui ne fait pas moins problème que la première, le sujet est alors un agent de représentations et de volitions capable de réflexion. En bref, le sujet qui fera problème à la philosophie contemporaine, c'est l'ego cogito qu'il soit cartésien ou husserlien.

Finalement, le sujet c'est aussi l'invincible subjectivité, c'est-à-dire la propriété singulière que possèdent les existants conscients d'eux-mêmes. Cette troisième acception du terme sujet, la plus récente, suppose la seconde, laquelle suppose évidemment la toute première.

Conformément à ces trois acceptions du concept de sujet, quelles étaient les hypothèses de la recherche ? «Telle que nous l'avons trouvée», pour employer une formule qui revient parfois dans la première section, la métaphysique nous a semblé être une connaissance ambivalente, faite de renversements et de redoublements, c'est pourquoi je soutiendrai que le concept de sujet n'est plus opératoire. Voici mes trois hypothèses de travail : d'abord, l'ambivalence du concept philosophique de sujet relèverait de sa formulation classique depuis Aristote; ensuite, le principe fondateur *ego cogito*, qu'il soit cartésien ou husserlien, semble avoir été décentré par la critique française de telle manière qu'il lui serait interdit de revenir à lui-même comme fondement; troisièmement, les impasses qui caractérisent les figures modernes du sujet relèveraient d'une tradition périmée, dans la mesure où ces figures ont été élaborées à l'aide de la métaphore optique et de la perspective interne. Or, ces deux heuristiques appartiennent à la tradition métaphysique la mieux reçue.

4. La méthodologie et la réalisation du programme

Monsieur le président, Messieurs le membres du jury, vous vous dites sans doute en votre for intérieur: comment peut-on accomplir pareille tâche sans se perdre? Si je pouvais lire dans vos pensées, j'y trouverai probablement les questions suivantes: quelle méthode rend possible un tel travail? Quel programme de recherche peut tenir pareilles promesses sans pécher par impudence, je veux dire par imprudence ? J'aimerais rappeler que la méthode choisie consistait à lire *seulement* les textes essentiels afin d'identifier les prémisses de base des diverses conceptualisations du sujet. S'il s'avérait que le concept moderne recouvre des prémisses contradictoires, il serait possible d'en montrer les limites épistémologiques.

Quant au programme, il fallait d'abord rédiger une section historique afin de présenter, par un double parcours conceptuel, l'histoire des acceptions du sujet. Il s'agissait ensuite de faire une analyse grammaticale, une analyse différenciée d'un point de vue linguistique, des critiques françaises du sujet husserlien afin d'approfondir les motifs de «décentrement» de l'*ego cogito*. En outre, et comme la question du sujet restait solidaire de la critique de la rationalité moderne par le poststructuralisme, il fallait ajouter une seconde section critique, cette fois afin de clarifier les raisons et les enjeux de la critique de la raison métaphysique. Enfin, une section dite aporétique devait, dans une dialectique, réunir nos conclusions.

5. Les résultats de la recherche

Premièrement, il existe une ambivalence conceptuelle du sujet conçu comme substance et comme supposition logique, comme individu déterminé et comme support intelligible des prédicats. Cette ambivalence s'atteste de différentes manières: d'une part chez Aristote, le sujet ne se distingue pas proprement de la substance qui, en plus, bénéficie d'une double valence comme sujet et comme quiddité. Aristote le reconnaît malgré lui: «*Quant à savoir si c'est la forme ou le sujet qui est substance, c'est encore obscur...*» D'autre part, le sujet est à la fois un lieu d'imputation logique et un principe de la physique. C'est ainsi que ces deux termes sont synonymes en métaphysique ; le fait que les traductions se recouvrent le montre clairement. Mais pourquoi ces concepts sont-ils bivalents ? Et pourquoi Aristote utilise-t-il deux mots plutôt qu'un seul ? Il faudrait, me semble-t-il, le lui demander.

Le problème vient du fait que deux ordres hétérogènes sont maintenus ensemble. En effet, la double supposition était exigée par la logique. Aristote devait garantir l'homologie entre les mots et les choses : il faut qu'il y ait identité entre la chose et sa propre quiddité. Qui plus est, ce sera la vertu supplétive des noms qui viendra confirmer cette homologie : «*nous supposons que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses*». En somme, c'est l'absence de distinction claire entre ces deux ordres qui, me semble-t-il, posera problème aux successeurs. Et ici, l'auteur de la thèse est tout à fait conscient de passer un peu vite sur une histoire conceptuelle d'une richesse inépuisable.

Or le détour par la notice Descartes était rendu nécessaire pour apprécier l'ambivalence de l'ego cogito. C'est que Descartes hérite du problème le plus difficile de la métaphysique pour en faire la solution de son propre problème ! Ce qui est certain, malgré la forme que prend le doute chez lui, c'est qu'il y a une *res cogitans* qui triomphe du doute qu'il a porté sur toutes choses. La vérité du cogito est certaine et nécessaire, celui-ci pourra être conçu comme un *subjectum* des actes intellectuels. On retrouve ainsi une certitude d'existence, l'ego, qui s'adjoint une nécessité logique pour devenir un fondement, le cogito. Descartes hérite ici d'un joli problème: l'ego cogito suppose la réunion des deux ordres hétérogènes; une substance d'un côté et une distinction logique et formelle, de l'autre. C'est pourquoi la double identité du cogito ne convainc personne: est-elle une identité personnelle dans le temps ou une identité essentielle de la raison ? En d'autres mots, l'individuation du cogito se fait-elle par la matière ou plutôt par la forme : voilà à nouveau l'ambivalence d'Aristote que nous retrouvons dans toute la tradition. C'était le premier résultat de la recherche.

Abordons la seconde hypothèse. Le décentrement du principe ego cogito s'attesterait à l'aide d'une analyse grammaticale. En effet, la grammaire de la critique du sujet a montré comment le travail remarquable des héritiers français de la phénoménologie a réussi à retourner le programme phénoménologique contre Husserl lui-même. En effet, l'ego cogito sera plusieurs fois décentré par rapport au fondement apodictique qu'il prétend être. Mes analyses seront spécifiques et porteront sur l'ego cogito husserlien. Ici, la grammaire nous aidera à mieux comprendre le décentrement qui s'est opéré entre 1936 et 1974.

Premièrement, la constitution de l'ego par le jeune Sartre montrait que celui-ci n'est pas un pôle X caché derrière la conscience. Pôle intentionnel des états et des actions, l'Ego n'est ni formellement ni matériellement dans la conscience, expliquait Sartre. Il n'y a donc pas lieu de redoubler la conscience par un ego transcendantal, car la conscience s'unifie à l'extérieur d'elle-même, dans le monde. Pour l'analyse, on assistait dès lors au décentrement de l'ego transcendantal supposé en direction d'un ego mondain, passant ainsi du je au il.

Deuxièmement, chez Lévinas, c'est un sujet subordonné à autrui qui dérègle le retour à soi de la conscience, donc la primauté de l'ego. Contre la tendance de la conscience à vouloir maîtriser le sens, ce qui ne permet aucun retour à la théorie idéaliste de Husserl, la sphère de la proximité décrite par Lévinas donne accès à une signifiante précédant toute signification : c'est l'un-pour-l'autre. L'«autrement qu'être» désigne un mode de rapport à soi, non solipsiste, sans maîtrise du sens, ordonné à la signifiante d'autrui qui prescrit une assignation à la responsabilité. Au point de vue grammatical, nous passons ici du je au tu.

Derrida a discuté la théorie du jeune Husserl et lui a opposé divers arguments à partir de sa conception poststructuraliste de la signification. Voici les trois principaux. D'abord, le vouloir-dire de la conscience opère une réduction de la communication indicative, celle qui procède par signes; ensuite la représentation des idéalités dans la conscience suppose le langage, mais Husserl l'avait écarté par vigilance; enfin le privilège consenti à la vive voix, pourtant silencieuse, confine la phénoménologie au phonologisme de la métaphysique. En somme, la conscience comme présence à soi sans écart se trouve d'être décentrée par la différence linguistique. Au point de vue grammatical, nous passons du je à elle.

La faillite du sujet phénoménologique s'attestait de deux façons: primo, si l'ego cogito ne s'atteint ni directement ni en toute transparence, il ne peut donc revenir à lui-même dans une certitude apodictique; ensuite, si l'ego cogito est décentré par rapport aux instances qu'ils doit pourtant constituer (le monde, autrui et le langage), il n'est donc ni le lieu ni l'origine du sens justifiant le «principe des principes», le retour aux choses elles-mêmes.

Or, la critique du sujet allait de pair avec une critique radicale de la rationalité moderne: la mise en cause de l'identité sémantique et de l'idée d'universalité était partagée par les poststructuralistes. Certes, le sujet moderne ne pouvait pas s'en sortir indemne. C'est que la théorie linguistique de la signification rendait caduque la théorie de la représentation. En effet, la représentation classique abordait les êtres comme s'ils étaient des substances, des idées constituées, déjà visibles, qu'il s'agirait de se représenter par l'esprit ou par le langage. Mais la langue, rappelait Derrida après Saussure, est faite de «différences sans termes positifs»: la langue est un système abstrait et autonome. Or, comme le signe est arbitraire et sa valeur relative, il ne peut y avoir aucune relation naturelle, substantielle ou représentative entre signifiants et signifiés, c'est-à-dire entre les signes et les choses dont nous parlons. L'homologie supposée entre les mots et les choses s'effaçait avec l'arrivée du principe de différence. En conséquence, les instances idéales dont rêve la philosophie ne peuvent être ni signifiées, ni pensées. Bref, il n'existe aucun signifié transcendantal qui pourrait échapper à l'articulation des signes ou au procès empirique de la signification. La raison est revenue sur terre avec les conséquences que l'on connaît ; elle est humaine trop humaine ! Voilà ce que les poststructuralistes ont tôt fait de nous rappeler...

Quant à la critique de la raison moderne, nous la résumerons ainsi: elle met un terme à l'idée d'une rationalité indépendante de son histoire et de ses processus de formation. En effet, les formes de rationalité sont contingentes et doivent être historiquement situées. La discontinuité chez Foucault et l'analyse des grands récits par Lyotard signaient ainsi la fin des unités constituantes. Le résultat le plus probant de la critique poststructuraliste de la rationalité moderne me semble être le suivant : le recourt à des instances universelles, idéales, a priori ou transcendantales n'est plus de notre époque. Je l'ai montré via quatre thèses chez Foucault et Lyotard: le départ dans la finitude, la critique du rationalisme et de l'histoire universelle, le recourt aux instances d'altérité et de pouvoir et la reconnaissance de la contingence. Quant au sujet moderne, son histoire était déjà loin derrière nous.

Voici le dernier résultat de cette recherche. L'aporétique du concept de sujet s'attestait de deux manières: d'abord, les impasses des figures modernes du sujet provenaient de deux heuristiques impropres. En effet, la conscience moderne héritait de la métaphore optique grecque et d'un primat de la perspective interne. La subjectivité était ainsi conçue comme un regard intérieur, comme un savoir se retournant sur lui-même. Quant à la perspective interne, elle obéissait à la supposition d'une causalité interne. Or ni la métaphore optique ni la perspective interne ne sont valables au sortir du modèle de la représentation.

La structure du concept de sujet conduisait à des apories insolubles, car pour chacune des ambivalences suivantes les deux valences opposées sont déjà supposées. Primo, ou bien le sujet est un existant singulier, ou bien il est une supposition universelle; or comme l'individu est inconnaissable en son unité et que la supposition exige des propriétés pour être connue ; le sujet métaphysique était donc un doublet. Secundo, ou bien le sujet est une présence à soi donnée directement dans l'intuition, ou bien il s'atteint plutôt par un rapport réflexif; mais comme une intuition ne peut pas se connaître et que la réflexion suppose un moi double ou une régression à l'infini, le cogito était donc un doublet. Voilà notre «petite démonstration».

6. Conséquences de la sortie du sujet pour la présentation de la recherche

Les critiques du sujet et de la raison modernes sonnaient le glas de l'identité sémantique, signifiant ainsi l'impossibilité de recourir à des instances idéales ainsi qu'à la primauté de la conscience de soi. La sortie du sujet ouvrait notre effort de pensée à l'incommensurabilité. Je reprendrai ici deux formules de Nancy : si le sens existe, il doit être pensé comme ouverture. Or si l'ouverture est pensable, elle nous expose toujours déjà à la limite du sens. La forme de ma thèse, Messieurs les membres du jury, a tâché d'en rendre compte. Rien de moins !

7. La forme allégorique de la thèse

Si ce qui nous sépare à jamais du sujet c'est le langage, la fin du sujet signifie la prise en compte sérieuse de l'éclatement du sens. C'est pourquoi l'auteur a pratiqué dans sa thèse la conception poststructuraliste du sens comme ouverture et discontinuité. En référence à la structure ouverte du labyrinthe, le manuscrit regroupe, sans pourtant les regrouper, sept genres littéraires distincts. Mais à quoi ressemble cette thèse de doctorat ? L'illustration de la page suivante vous en donnera une idée.

En conclusion, c'est ici une question de savoir si la forme choisie par l'auteur ajoute quelque chose à la thèse, fait partie de la thèse ou ne sert qu'à différer la présentation des résultats de la pensée contemporaine. Cette question, Monsieur le président, les membres du jury ne manqueront sûrement pas de me la poser.

Je vous remercie.

Daniel Desroches

le 20 juin 2008